

Dossier pédagogique

LES COLONIAUX

de Aziz Chouaki

mise en scène de **Jean-Louis Martinelli**

Du mercredi 7 janvier au dimanche 13 février 2008
Théâtre Nanterre-Amandiers – Salle transformable

Contacts scolaires

Aline Joyon

T 01 46 14 70 61

a.joyon@amandiers.com

horaires

du mardi au samedi à 20h30, dimanche à 15h30 (*relâche lundi*)

Dossier pédagogique réalisé par Jean-Pierre Léonardini

Théâtre Nanterre-Amandiers

7, avenue Pablo-Picasso

92022 Nanterre

RER Nanterre-Préfecture (ligne A)

Navette assurée par le théâtre avant et après les représentations

www.nanterre-amandiers.com

Les Coloniaux

Texte **Aziz Chouaki**
Mise en scène **Jean-Louis Martinelli**

Scénographie **Gilles Taschet**
Costumes **Patrick Dutertre**
Maquillage et coiffures **Françoise Chaumayrac**

avec

Aziz Chouaki
Hammou Graïa

Le texte *Les Coloniaux* sera prochainement publié aux Editions Mille et une nuits

Production : Théâtre Nanterre-Amandiers

Durée : 1 heure 15

Sommaire

- 1) De quoi traite le texte?
- 2) Qu'en est-il du sous-texte et du contexte?
- 3) Trois lettres autour des tranchées
- 4) La question coloniale vue par Aimé Césaire et Frantz Fanon
- 5) Les soldats nord-africains dans la 1^{ère} guerre mondiale
- 6) Présentation d'Aziz Chouaki et genèse des «Coloniaux»
- 7) Parcours artistique d'Hammou Graïa

De quoi traite le texte?

Sur le papier, il s'agit d'un monologue, ou mieux d'un soliloque. Mohand Akli, tirailleur algérien sur le front de Verdun en 14-18, est censé raconter sa guerre sous plusieurs angles: disons l'angle héroïque, l'angle lyrique, l'angle prosaïque, le tout dans un savoureux bain de langue, au fil d'une écriture haletante, musicale, pulsée, propice à une infinité de ruptures dans le débit parlé; vraie langue de théâtre, propre à la mise en bouche par l'acteur la proférant, la mastiquant sans doute avec le plus grand plaisir, à partager de grand cœur avec le spectateur, tant est contagieuse l'excitation qui vous prend déjà lors de la simple lecture.

Mohand Akli, petit soldat kabyle qui tient un peu de Charlot ou des Pieds Nickelés, s'exprime donc en un parler populaire d'une inspiration extrêmement savante, très raffinée même, à l'instar de celle, par exemple, qu'inventa Céline dans son *Voyage au bout de la nuit*.

Chemin faisant, on devrait s'apercevoir que ce bavard impénitent de Mohand Akli, mine de rien, non seulement évoque les souffrances infernales vécues par tous les combattants de la première grande boucherie d'hommes du XXème siècle, mais encore s'attache à convoquer plus spécifiquement la mémoire des soldats coloniaux - Marocains, Algériens, Tunisiens, Sénégalais, Annamites, etc.- tombés comme des mouches pour résister à l'offensive allemande, défendre Verdun et reprendre Douaumont.

Les Coloniaux, c'est un conte naïf et une fable maligne, où se dresse au milieu un figuier séculaire, véritable totem tutélaire poussant ses racines de sagesse. En un mot comme en cent, Aziz Chouaki ressuscite un monde cruel dans le climat d'une poésie ironique sans merci.

Qu'en est-il du sous-texte et du contexte?

Ce qui se fait entendre en sourdine, dans le maelström langagier constitué par *les Coloniaux*, sous le flot de paroles déversées par Mohand, c'est évidemment la toute-puissance sans miséricorde de l'empire colonial français au début de XXème siècle, avec sa boulimie d'hommes à faire tuer dès lors qu'était menacé le territoire national métropolitain. Tous ces soldats venus d'ailleurs, soit des colonies, donnèrent leur vie en pure perte au regard de leurs propres peuples. La chose se reproduisit lors de la Seconde Guerre mondiale, donnant lieu à la fin aux luttes et guerres d'indépendance entamées dès la fin du conflit. En 1945, à Sétif (Algérie), la manifestation en faveur de l'indépendance ne se fit-elle pas au nom de la victoire sur le nazisme, à laquelle avaient participé des milliers d'hommes recrutés dans les douars (ce qui a fourni le sujet du film *Indigènes*)? Leurs revendications légitimes se soldèrent par un massacre, lequel amena, sans conteste possible, à la prise de conscience du caractère inéluctable de la lutte armée, qui commença neuf ans plus tard.

Trois lettres autour des tranchées

En 1987, les Editions du Théâtre de Lyon publiaient, sous l'égide de la Poste, *Je t'embrasse pour la vie*, un recueil de lettres «à des morts», spécifiait le sous-titre. Ces missives n'avaient pu être remises à leurs destinataires, tous au front. Chaque enveloppe portait, au verso, la mention «tué», ou «disparu». On en retrouva une portant l'inscription «fusillé». De ces témoignages insolites et terribles - jamais, et pour cause, ces lettres ne furent lues par ceux à qui elles étaient destinées et l'on se dit que parfois ce fut tant mieux - nous publions trois extraits significatifs, afin de donner, autant que faire se peut, idée de l'épouvante vécue par les «poilus», d'où qu'ils viennent, épouvante redoublée par la méconnaissance de l'arrière quant à ce qu'ils devaient endurer. On verra qu'il y va même, dans cette correspondance, d'une certaine forme d'absurde et de dérisoire, d'une indéniable cruauté. Parmi ces lettres, on a pu trouver, à plusieurs reprises, de petits papiers glissés, où on lisait par exemple ceci: «C'est l'heure, Maman, ma petite maman chérie, je ne te reverrai peut-être pas, mais dis?... dis...tu le sauras que c'est toi que j'ai appelée en mourant?» Du moins ceux-là avaient-ils pu, avant de mourir, lire et écrire, ce qui ne fut pas le cas de centaines de milliers de leurs camarades d'outre-mer jetés illettrés, loin de chez eux, dans la fournaise des tranchées.

«Mon vieux Lucien,

«T'as pas voulu de moi, y a deux ans. T'as mieux aimé t'y marié avec la Jeanne. C'est donc bien fait qu't'es cocu au jour d'aujourd'hui et je devrai même pas m'occuper de toi mais c'est plus fort que moi. Le pay est trop malheureux et je veux pas qu'un poilu comme toi soye dupe, alors je te dis que si tu veux avoir un gosse qui te ressemble, tu feras pas mal de t'en venir en perme. Sans ça, il pourra bien ressembler au mitron à T.

«A bon entendeur, salut.»

«... Vos souffrances sont cruelles, certes, mon cher Paul, mais la cause pour laquelle vous souffrez est si belle qu'elle embellit tout.

«Bouter l'ennemi hors de France: voilà la seule chose qui compte et je m'étonne un peu du ton de ta dernière lettre.

«Je prie chaque jour pour nos armées et aussi pour toi, mon cher mari. Vive notre Patrie et que pour elle tous se montrent des héros dignes de nos aïeux!

«P.S. L.M. a déjà la croix de guerre.

«Mon bien-aimé,

«Je suis bien malheureuse. Dolly est morte hier; le vétérinaire a été obligé de la piquer. J'ai pleuré toute la nuit et je pleure encore en vous écrivant. Si seulement vous étiez là pour partager ma douleur... Je ne me consolerais jamais. Le château me paraît vide maintenant et vos parents ne peuvent parvenir à me distraire.

«Votre femme bien affligée et qui ne cesse de vous appeler nuit et jour.»

La question coloniale vue par Aimé Césaire et Frantz Fanon

Le grand poète Aimé Césaire, disparu il y a peu, publiait en 1955 un fort réquisitoire intitulé *Discours sur le colonialisme*. Voici quelques lignes tirées de ce brûlot admirable, que les éditions Présence africaine ont republié en 2004.

«On peut tuer en Indochine, torturer à Madagascar, emprisonner en Afrique Noire, sévir aux Antilles. Les colonisés savent désormais qu'ils ont sur les colonialistes un avantage. Ils savent que leurs «maîtres» mentent. Donc que leurs maîtres sont faibles.»

«Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie, des élites décérébrées, des masses avilies.»

Quant à Frantz Fanon, dont le livre fameux, *les Damnés de la terre*, fut en 1961 - époque où la violence coloniale se déchaînait avec la guerre d'Algérie, alors hypocritement qualifiée d'«événements» -, préfacé par Jean-Paul Sartre (l'ouvrage a été réédité en 2002 par La Découverte/Poche), il écrivait ceci:

«Faire sauter le monde colonial est désormais une image d'action très claire, très compréhensible et pouvant être reprise par chacun des individus constituant le peuple colonisé.»

Les soldats nord-africains dans la 1ère guerre mondiale

Les troupes indigènes d'Afrique du Nord recrutés en Algérie, en Tunisie et au Maroc étaient constituées de tirailleurs, spahis, méharis, zouaves, chasseurs d'Afrique et tabors marocains. Elles appartenaient toutes au 19ème Corps d'armée appelé « **Armée d'Afrique** » dont l'emblème était un croissant.

Elles ont été engagées en France métropolitaine dès août 1914.

En septembre 1914, une division marocaine commandé par le général Humbert, s'est illustrée dans les combats des Marais de Saint-Gond.

Le 15 mars 1915, le capitaine Juin, qui commandera le corps expéditionnaire français en Italie en 1943-1944 avant d'être promu maréchal de France, a été blessé lors de l'attaque de Mesnil-les-Hurlus en Champagne, à la tête de chasseurs marocains baptisés par les Allemands « Hirondelles de la mort », tant ils les redoutaient.

Les troupes nord-africaines ont combattu sur tous les fronts :

- en France
- aux Dardanelles
- dans les Balkans
- en Palestine où elles s'illustrèrent aux côtés des troupes britanniques lors de la prise de Naplouse.

Au total, entre 1914 et 1918, plus de 290 000 soldats nord-africains ont combattu au service de la France :

- 173 019 Algériens, les plus nombreux ;
- 80 339 Tunisiens ;
- 40 398 Marocains.

À la fin de la guerre, en novembre 1918, leurs pertes s'élevaient à 28 200 morts et 7 700 disparus .¹

1

1914-1918 Les soldats nord-africains - Monuments et sépultures, collection Les Chemins de la Mémoire, Délégation à la mémoire et à l'information historique, Ministère des anciens combattants et victimes de guerre, 1996.

Présentation d'Aziz Chouaki et genèse des «Coloniaux»

Né en Grande Kabylie (Algérie) en 1951, Aziz Chouaki, déjà comptable d'un ensemble d'œuvres remarquables, ne cesse de prouver, dans l'espace francophone contemporain, une totale singularité d'écriture. Après un travail universitaire d'envergure sur *l'Ulysse* de James Joyce, aboutissement d'études de lettres anglaises à Alger, il publie à trente ans un recueil de poèmes, puis un premier roman, *Baya*. Passionné de musique, bluesman de cœur, guitariste de jazz (il en a même ouvert un club en son pays natal) il entre en scène, pour ainsi dire, lorsque Jean-Pierre Vincent monte *Baya*. C'était déjà aux Amandiers de Nanterre, en 1991, année où Aziz Chouaki, après la victoire du Front islamique du salut (FIS) aux élections algériennes, choisit de vivre en France. On lui doit également une pièce pour un homme seul, *El Maestro*, qui a été interprétée par le comédien Mouss. Un chef d'orchestre répète, dans une cave d'Alger, une symphonie imaginaire jouée par des musiciens qui n'existent pas. «Cela permettait, affirme-t-il, de passer en revue toutes les fausses notes de l'Algérie déglinguée». En 1997, Gabriel Garran l'invitait à mettre en scène lui-même son texte *les Oranges*, au Théâtre international de langue française (TILF) à la Villette. Depuis, tant à la scène que dans ses romans, Aziz Chouaki cultive une langue qu'il définit volontiers comme «hybride, violente et mosaïque», laquelle fait merveille en tressant la trace du kabyle au parler de la rue arabe et la pure rhétorique française mise en abyme, le tout sous les auspices de Joyce, sans négliger la pulsation «beat» héritée du jazz. En 2004, Jean-Louis Martinelli mettait en scène, avec un grand succès, *Une virée*, d'Aziz Chouaki, pièce picaresque sur la jeunesse algérienne qui «tient les murs». Son *Don Juan*, très librement inspiré de Molière, fruit d'une commande de Jean-Louis Martinelli, va paraître aux Solitaires Intempestifs. Au nombre de ses romans, citons *Aigle* (Gallimard-Frontières), *l'Etoile d'Alger* (Point-Seuil), *Arobase* (Balland). Jean-Louis Martinelli a tenu à ce qu'Aziz Chouaki soit présent sur scène avec Hammou Graïa. Il dira des bribes de (son) texte et jouera de la guitare...

Interrogé sur la naissance des *Coloniaux*, il nous a appris que cette œuvre était née d'une commande à lui passée en 2006 par le Conseil général de la Meuse, par le truchement de Laurent Brunner, pour le quatre-vingt-dixième anniversaire de la bataille de Verdun, avec recommandation de mettre l'accent sur la participation des troupes coloniales. Message reçu 5 sur 5. Mission accomplie. «En écrivant, nous dit-il, je ne me sentais pas très à l'aise, bien qu'ayant carte blanche en toute liberté, car on ne peut évoquer Verdun en évacuant la colonisation. L'écriture s'est libérée dès qu'est venue la structure du conte et l'arrivée du figuier en personnage principal, auquel se doit d'obéir mon héros timide...»

Parcours artistique d'Hammou Graïa

De 1976 à 1979, Hammou Graïa s'est formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, essentiellement dans la classe d'Antoine Vitez.

Au théâtre, c'est la quatrième fois, après *Une virée* d'Aziz Chouaki, *les Sacrifiées* de Laurent Gaudé et *Bérénice* de Jean Racine, qu'Hammou Graïa retrouve Jean-Louis Martinelli.

Il a travaillé avec Patrice Chéreau dans *Les Paravents* de Jean Genet et *Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès, Jacques Lassalle dans *L'Heureux stratagème* de Marivaux, Bruno Boëglin dans *Jackets ou la main secrète* d'Edward Bond, Matthias Langhoff dans *Femmes de Troie* d'Euripide Sophie Loucachevsky dans *Les petites tragédies* de Pouchkine, Laurent Terzieff dans *L'Ambassade* de Mrozek, Georges Wilson dans *Othello* de Shakespeare.

Il a également signé des mises en scène : *Martin Luther King* (1991 et reprise en 2002), *Aloïse* d'Aloïse Corba, *Tabataba* de Bernard-Marie Koltès et *L'Ennemi public n° 1* d'après Jacques Mesrine.

Au cinéma, il a tourné, entre autres, avec Patrice Chéreau (*L'Homme blessé*), Bertrand Blier (*les Côtelettes*), Rachida Krim (*Sous les pieds des femmes*), Alexandre Arcady (*L'Union sacrée*), Fred Cavayé (*Pour elle*), etc .

Il travaille également pour la télévision.

Hammou Graïa a réalisé un court-métrage en 2004 *Plouf*.